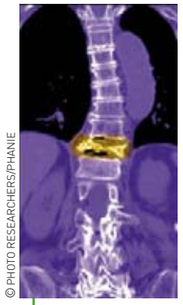
Ostéoporose

Une prise en charge toujours insuffisante



© PHOTO RESEARCHERS/PHANIE

Fracture, par compression ostéoporique, d'une vertèbre dorsale

« *J'ai un impact médical et économique important. J'entraîne fractures des vertèbres, du poignet, de l'humérus et du fémur. Pourtant les outils de mon diagnostic et les recommandations de prise en charge sont simples, accessibles et répandus. Qui suis-je ?* » L'ostéoporose. Pour faire face, deux chercheurs de l'unité Os et articulations de l'Inserm (☛) rappellent la nécessité de consulter généraliste ou spécialiste à ce propos. **D. B.**

☛ Unité 606, Inserm/Paris 7

P. Orcel *et al. Orthopaedics & Traumatology: Surgery & Research*, décembre 2011 ; 97(8) : 860-9

TROUBLES BIPOLAIRES

Qu'en pensent les malades ?

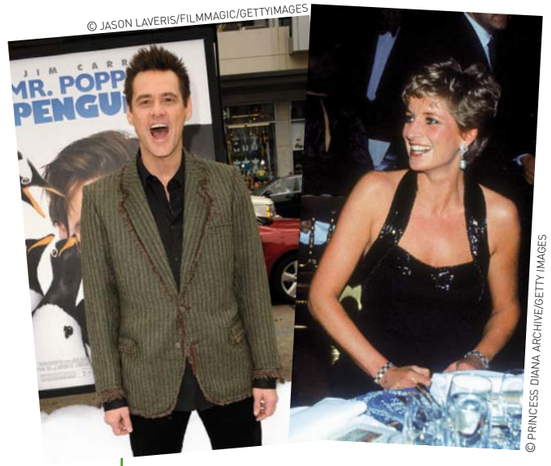
Pour la première fois en France, des patients atteints de troubles bipolaires ont été interrogés. Une équipe de Montpellier a recueilli leurs attentes, leurs besoins et leurs considérations sur la qualité de leur prise en charge. Conclusion : une grande majorité n'est pas satisfaite.

Environ 1 % de la population française souffre de troubles bipolaires de type I. Les personnes atteintes voient alterner phases maniaques et dépressives entrecoupées d'intervalles libres. Responsable d'une surmortalité 2,3 fois supérieure à la population générale et d'une surmorbidité somatique (♀) importante, ce trouble a un retentissement sur la vie professionnelle, sociale et familiale, même en phase « normale » dite d'euthymie. Le point de vue des patients avait déjà fait l'objet d'enquêtes aux États-Unis (*National Depressive and Maniac Depressive Association Survey*) ou dans d'autres pays européens (étude GAMIAN), mais aucune n'avait été menée en France. Jusqu'à ce que l'équipe de Philippe Courtet et de Sébastien Guillaume (☛) de l'hôpital La Colombière à Montpellier se penche sur la question.

Ensemble, ils ont interrogé directement 300 patients, considérés comme euthymiques par leurs médecins. Conclusion : le trouble est mal accepté. Seulement 56 % de ces personnes se sentent bipolaires. Conscients de la chronicité de la maladie, elles l'estiment maîtrisable (68 %) et pouvant être soignée (61 %). Une majorité d'entre elles (84 %) a déjà ressenti des effets secondaires liés au traitement et 44 % ont des difficultés dans leurs tâches quotidiennes. De plus, les trois quarts déclarent avoir été l'objet d'attitudes de rejet ou de discrimination directement liées à leur maladie de la part de collègues, amis, famille ou employeurs. « *Ce qui nous a frappés,* relève Sébastien Guillaume, *c'est que 37 % de ces malades avaient un traitement inadéquat. Plus de la moitié (66 %) ne prenait pas de thymorégulateur, pourtant à la base du traitement, et 41 % étaient sous monothérapie antidépressive, une stratégie à éviter pour ce trouble. L'enquête ne nous a pas permis de savoir si la prescription était mal faite ou mal suivie, mais la piste est à creuser. En outre, nous avons mis au jour une différence liée à la perception de l'euthymie. En effet, tous les patients étaient censés être euthymiques lors de l'étude. Or, 33 % seulement d'entre eux se sentaient stabilisés !* » La rémission symptomatique ne suffirait donc pas à définir cette phase. À reconsidérer aussi : la notion de rémission fonctionnelle, c'est-à-dire celle où l'on prend en compte, outre la disparition de symptômes, l'aptitude à pouvoir mener une vie « normale ».

En définitive, que souhaitent les patients ? Plus de dialogue avec les professionnels de santé (51 %) et un traitement plus personnalisé, mieux expliqué et qui tient compte des effets secondaires. Ils réclament un accompagnement et des conseils pour les aider, eux et leurs proches, à vivre avec la maladie.

Grâce à toutes ces données, la prise en charge et la qualité de vie des patients va pouvoir être améliorées, au travers notamment de thérapies plus spécifiques et familiales, de programmes de rééducation des fonctions cognitives altérées, d'aménagements professionnels adaptés. « *Il est important de briser voire de prévenir l'installation d'un cercle vicieux,* souligne le psychiatre. *Si le patient n'aime pas son travail, les situations de stress et donc de dévalorisation sont favorisées, ce qui entraîne des risques accrus de dépression.* » La création de structures spécialisées dans la prise en charge du trouble semble également nécessaire. Les centres experts bipolaires développés par la Fondation FondaMentale, une fondation de coopération scientifique dédiée aux maladies mentales, sont, selon les auteurs, un bon exemple à suivre. ■ **Delphine Barrais**



© JASON LAVERIS/FILMMAGIC/GETTYIMAGES

© PRINCESS DIANA ARCHIVE/GETTY IMAGES

Un trouble connu de Jim Carey et la princesse Diana entre autres

> *« Ils demandent conseils, aide et accompagnement »*

Surmorbidité somatique
Augmentation de pathologies d'ordre physique

☛ **Philippe Courtet et Sébastien Guillaume :** unité 1061 Inserm/Montpellier I, Neuropsychiatrie : recherche épidémiologique et clinique, et l'Institut de psychiatrie de Londres

P. Courtet et S. Guillaume. *L'Encéphale*, septembre 2011 ; 37 (4) : 332-338

Fondation FondaMentale

Créée en juin 2007, cette fondation, dont l'Inserm est l'un des membres fondateurs, a pour ambition de faire des maladies psychiatriques des maladies comme les autres. Son objectif : allier toutes les intelligences pour améliorer la compréhension, le soin et la prévention et redonner espoir aux patients et à leurs proches. Comment ? En mobilisant psychiatres et chercheurs de haut niveau sur l'ensemble du territoire, en coopérant avec les équipes internationales les plus performantes et en favorisant la constitution de réseaux européens de soins et de recherche en psychiatrie.

www.fondation-fondamental.org

État de santé

Des estimations discordantes

Le niveau d'éducation d'un patient peut-il influencer l'évaluation de son état de santé par son médecin généraliste ? « *Oui* », répondent Michelle Kelly-Irving (☛) et ses collègues de l'équipe Épidémiologie sociale à Toulouse. À l'aide d'un questionnaire renseigné par 25 médecins généralistes et 585 de leurs patients, avant et après la consultation, les chercheurs ont souhaité repérer les éventuelles discordances sur l'estimation de la santé du malade. Et mettre en exergue les facteurs qui influenceraient le plus le jugement du médecin. En effet, la relation patient-médecin est un élément clé de l'efficacité des services de santé ; connaître les caractéristiques qui peuvent l'affecter est donc primordial pour optimiser la prise en charge.

Les chercheurs ont alors mis en évidence que plus le niveau d'éducation de la personne venue consulter était bas, plus le médecin avait tendance à surestimer son état de santé. Un comportement qui conduit à maintenir les inégalités sociales, en diminuant les conseils et traitements donnés. Les auteurs concluent sur l'importance d'attirer l'attention des jeunes médecins sur ce fait au cours de leur formation. **J. C.**

☛ **Michelle Kelly-Irving :** unité 1027 Inserm/Toulouse 3, Épidémiologie et analyses en santé publique : risques, maladies chroniques et handicap

M. Kelly-Irving *et al. Social, Science and Medicine*, novembre 2011 ; 73 : 1416-1421

● OBÉSITÉ INFANTILE UNE PREMIÈRE ANNÉE DE VIE CRITIQUE

À partir de quel âge peut-on prédire le risque d'obésité d'un patient ? « *Dès la première année de vie* », indique Claire Lévy-Marchal (☛), membre du groupe de chercheurs qui ont décortiqué une méta-analyse rassemblant plus de 47 661 participants européens, américains et seychellois, issus de 10 cohortes. Résultats : une trop grande prise de poids entre 0 et 1 an double le risque d'obésité infantile et augmente de 23 % le risque d'obésité adulte, quels que soient l'âge ou le sexe des patients. **D. B.**

☛ **Claire Lévy-Marchal :** ex-unité 690 Inserm, Diabète de l'enfant et développement, actuellement responsable du Pôle Recherche clinique au sein de l'ITMO Santé publique

C. Druet *et al. Pediatric and Perinatal Epidemiology*, janvier 2012 ; 26(1) : 19-26

Consultations

Les troubles musculo-squelettiques en tête

© BURGER/PHANIE

En France, parmi tous les motifs de consultations, les troubles musculo-squelettiques (29 %) arrivent à la première place. Suivis par les problèmes cardiovasculaires (26,7 %), les difficultés à dormir, l'anxiété et la dépression (19 %), précisent les auteurs de l'étude à laquelle participait France Lert (☛) du Centre de recherche en épidémiologie et santé des populations à Villejuif. Pour obtenir ces données, 825 généralistes et 11 809 patients ont été interrogés, mais malgré l'ampleur du travail cela ne suffit toujours pas pour évaluer correctement la qualité de vie des patients en soins primaires puisque la composante psychologique notamment semble sous-estimée. D. B.

☛ **France Lert :** unité 1018 Inserm/Paris 11

L. Grimaldi-Bensouda, B. Bégaud, F. Lert *et al. British Medical Journal*, 14 novembre 2011 (en ligne)

© LAURENT/MIREILLE/BSIP

Hypertension
Les généralistes toujours mieux servis par eux-mêmes

Les médecins généralistes encouragent-ils leurs patients à mesurer leur pression artérielle à domicile ? Oui, mais de façon occasionnelle. Une étude de Jean-Marc Boivin (☛), menée en 2004 et 2009 auprès des praticiens le prouve : ils étaient 58 % en 2004 à le faire de temps en temps et, 5 ans plus tard, 71 %. Ceux qui le conseillent espèrent surtout éviter le syndrome de la « blouse blanche », à savoir une élévation de la tension des patients placés dans un environnement clinique. Le manque de fiabilité des reports de mesures et des appareils sont évoqués par les praticiens qui n'y ont pas recours. **D. B.**

☛ **Jean-Marc Boivin :** CIC 9501, Centre d'investigation clinique de Nancy

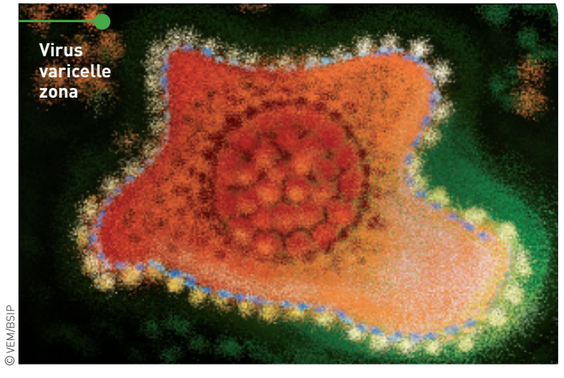
J. -M. Boivin *et al. Journal of Hypertension*, novembre 2011 ; 29(11):2105-15

Zona
Une douleur longue et… prévisible

Zoster herpes, mieux connu sous le nom de zona, affecte la qualité de vie de ceux qui en souffrent. Mais à quel point ? Didier Bouhassira (☛) du centre d'évaluation et du traitement de la douleur à Boulogne-Billancourt a cherché la réponse auprès d'un millier de patients de plus de 50 ans. Au premier jour de l'étude, 79,6 % des patients se plaignaient de douleurs. Parmi eux, un an plus tard, ils étaient encore 6 % alors que 94,1 % étaient sous traitement antiviral. L'étude révèle par ailleurs l'existence de facteurs prédisant la persistance de la douleur au-delà de 3 mois : l'âge, le sexe (les hommes sont plus touchés), un score de douleur neuropathique supérieur à 4, un score au questionnaire spécifique de douleur du zona élevé et un score global de santé physique faible. Une piste pour proposer un traitement plus adéquat ? D. B.

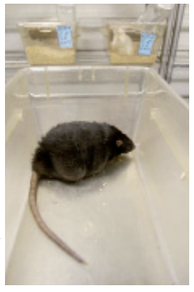
☛ **Didier Bouhassira :** unité 987 Inserm/Versailles-Saint-Quentin, Physiopathologie et pharmacologie clinique de la douleur

D. Bouhassira *et al. Pain*, 2 décembre 2011 (en ligne)



© VEM/BSIP

Nutrition
Les lactobacillus font grossir… les souris

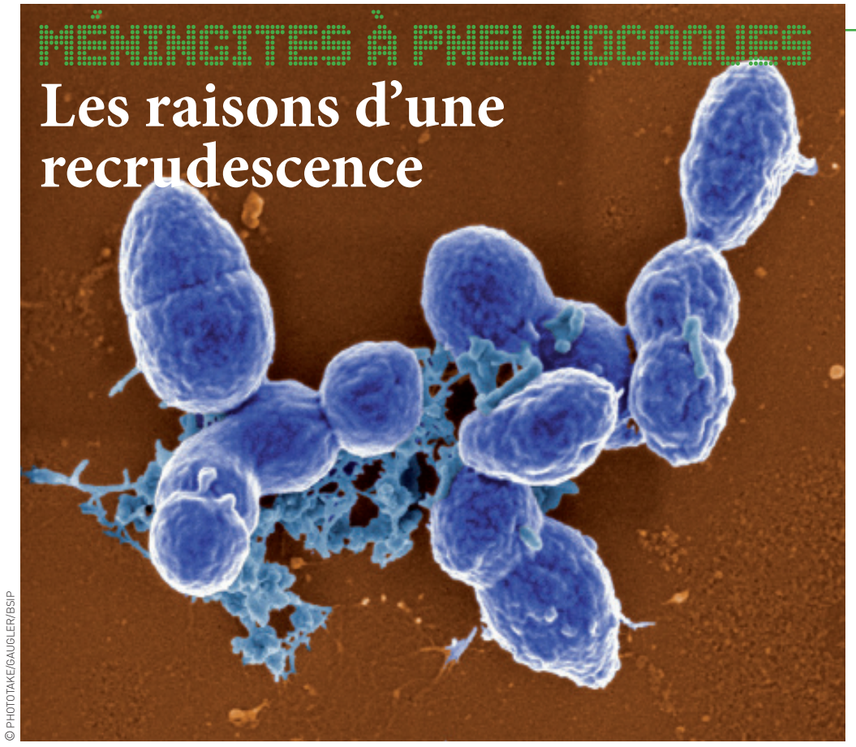


© VOISIN/PHANIE

Ces bactéries dont fourmillent nos produits laitiers industriels ne nous font-elles que du bien de l'intérieur ? Ce n'est pas l'avis de l'équipe de Didier Raoult, de la faculté de médecine de Marseille, qui vient d'étudier l'impact de l'inoculation de *Lactobacillus ingluviei* à des souris femelles. Les probiotiques, famille à laquelle appartient cette bactérie, sont considérés comme des suppléments alimentaires microbiens ayant un effet bénéfique sur la santé humaine, *via* leur action au travers du tractus gastro-intestinal. De récentes études ont cependant mis en évidence que ces bactéries pouvaient modifier la microflore intestinale, voire être associées à un risque accru de mortalité chez les patients atteints de pancréatite aiguë. Quand on sait que certains aliments, dont les yaourts, peuvent contenir une concentration de ces bactéries vivantes allant jusqu'à 106 ou 109 CFU/g, des investigations plus approfondies s'imposent ! L'expérience des scientifiques marseillais apporte de nouveaux éléments : les souris qui ont été inoculées avec *L. ingluviei* présentent une altération de la flore intestinale, de laquelle découle une augmentation significative de leur poids général et de celui de leur foie, par rapport aux groupes de contrôle. D'autres changements métaboliques ont été identifiés : un métabolisme accéléré et une inflammation accrue des tissus. Obtenus sur le modèle murin, ces résultats n'en sont pas moins à rapprocher du cadre de l'obésité d'une partie de l'humanité, dont le gain de poids qui la caractérise est lié à une augmentation de bactéries de type Gram +, ainsi qu'à une modification de la flore intestinale. **A. B.**

E. Angelakis *et al. Microbial Pathogenesis*, janvier 2012 ; 52(1) : 61-8

MÉNINGITES À PNEUMOCOQUES
Les raisons d'une recrudescence



© PHOTOTAKE/GAUGLER/BSIP

Pneumocoque
Streptococcus pneumoniae

Entre 2000 et 2009, le nombre de cas de méningites à pneumocoques a augmenté de plus de 30 %. Hypothèse évoquée : cette hausse serait due à la diminution de l'usage des antibiotiques et… à un vaccin trop ciblé.

Sérotype vaccinal
Sous-groupe de bactéries qui déclenchent les mêmes réactions immunitaires et ciblées par un même vaccin.

En septembre dernier, lors de *l'Interscience Conference on Antimicrobial Agents and Chemotherapy* (ICAAC) à Chicago, une communication de dernière minute est venue perturber le programme du congrès. En effet, pour les organisateurs son contenu devait être rendu public le plus rapidement possible. Elle montrait qu'en moins de 10 ans, en France, nous sommes passés d'environ 600 à 800 cas de méningites à pneumocoques par an, soit une augmentation de plus de 30 % selon les conclusions de l'étude menée par Didier Guillemot (☛) et Laurence Watier (☛) à l'université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines, en collaboration avec le Centre national de référence des pneumocoques. « *Or, les méningites à pneumocoques sont des pathologies graves*, rappelle le premier. *En cas de retard thérapeutique de 24 ou 48 heures, les séquelles neurologiques peuvent être importantes.* »

« Il existe 90 souches de pneumocoques, le vaccin doit donc évoluer »

Quelles sont donc les raisons d'une telle recrudescence ? En 2009, en collaboration avec l'Assurance maladie, les chercheurs bordelais avaient déjà montré que la réduction de la consommation des antibiotiques avait entraîné une augmentation de la circulation des pneumocoques sensibles à ces mêmes antibiotiques et, de ce fait, des cas de méningites. Aujourd'hui, les chercheurs mettent aussi en cause les souches de pneumocoques non couvertes par le vaccin Prevenar, introduit en France en 2003 et, depuis 2006, recommandé pour tous les enfants de moins de 2 ans. Un vaccin efficace puisqu'entre 2000 et 2009, on a constaté « *la quasi-disparition des méningites à pneumocoques associées aux sept sérotypes vaccinaux du Prevenar* » comme le souligne Didier Guillemot. En revanche, les scientifiques ont observé une hausse des méningites de sérotypes non inclus dans le vaccin. Il existe en effet 90 types de pneumocoques. « *Il est donc possible,* souligne le chercheur, *qu'il y ait eu remplacement des sérotypes vaccinaux par d'autres souches parmi les 83 non couvertes par le Prevenar.* »

Depuis juin 2010, le Prevenar inclut désormais treize sérotypes. Une solution malheureusement transitoire du problème, car le même phénomène peut se reproduire, et des sérotypes non vaccinaux prospérer à la place des sérotypes vaccinaux. « *Conclusion, il faudra faire évoluer le vaccin régulièrement*, prévient Didier Guillemot. *En changeant son contenu tous les cinq ans, par exemple, et en l'adaptant à l'écologie régionale. Mais cela, c'est du ressort du laboratoire et des organismes de santé des États.* »

Mais il faudra aussi essayer de comprendre les causes précises de cette recrudescence des différents sérotypes non couverts par le Prevenar. Pour cela, les chercheurs bordelais vont prochainement tester leurs différentes hypothèses. « *Nous allons donc construire un modèle mathématique pour évaluer la dynamique du remplacement des différents types de sérotypes* », annonce Didier Guillemot. ■ **Pascal Nguyên**

☛ **Didier Guillemot, Laurence Watier :** unité de recherche Pharmacoépidémiologie et maladies infectieuses, Institut Pasteur/UVSQ EA 4499/unité Inserm 657